

Ça y est : c'est fini !

54 ans après mon entrée en maternelle, j'ai quitté l'école.

Petite mort ou renaissance ? Ça, je le saurai plus tard, quand les vacances seront passées et que je ne reviendrai plus fréquenter une classe ! Pas sûr que l'école, elle, ne vienne pas hanter quelques unes de mes nuits !

54 ans, ça laisse des traces indélébiles ! D'abord élève en maternelle, en primaire, en collège, en lycée, en école normale (comme si les autres ne l'étaient pas!) et je ferai même une année de spécialisation un peu plus tard. Ensuite, instituteur, puis instituteur spécialisé en classe de perfectionnement, en IME et en RASED avant de devenir, miracle des mots, professeur des écoles spécialisé (pour faire le même travail) avant de redevenir simple prof des écoles, puis directeur, avant de redevenir prof des écoles spécialisée en SEGPA, en Clis qui deviendra, ultime magie des dénominations, Ulis-école avec les mêmes élèves !

54 ans, ça laisse les souvenirs de quelques moments de grâce, de beaucoup de bons moments, de quelques années de merde perdues au milieu des autres où l'enseignant ne fut sûrement pas à la hauteur ! 54 ans de vie tout simplement avec des rencontres, surtout des rencontres, beaucoup de rencontres... tellement belles ! Des rencontres qui m'ont façonné au fil du temps pour faire de moi ce que je suis, un parfait connard par instants, et à d'autres, un type pas si mal que ça, avec une petite seconde de génie tous les... même si ce n'est pas souvent, laissez-moi y croire !

Mon premier souvenir d'école, c'était avant l'école. On avait déménagé le 1er avril et mon frère devait bien sûr changer d'école. Alors maman Perrier prit ses deux enfants par la main et les emmena pour l'inscription à l'école de la ville (par opposition à l'école de la campagne de mon frère). L'aîné ne trouva rien de mieux à faire que de pleurer pour ne pas y rester, mais pour effacer cette impression désagréable, maman emmena les gosses à l'école maternelle pour se renseigner sur l'inscription du cadet, moi, qui, au moment du départ, me mis à mon tour à pleurer pour... rester à l'école ! Le monde est bien mal fait. Le pire, c'est que je sais bien que je verserai une larme en voyant partir ma dernière classe : la boucle sera bouclée.

Ecole maternelle du grand-clos (Bellegarde-sur-Valserine)

De l'école maternelle, je me souviens des trois maîtresses :

D'abord, il y eut madame Tissot chez les petits. Tout est dans ce mot, petit ! Moi aussi, j'ai commencé par être un nain, un de ceux que bien des années plus tard, je conseillerai à mes collègues de mettre en champ dans les pelouses de l'école. J'ai un souvenir ancré de cette année là,

c'est le premier jour d'école de mon voisin Thierry, entré après les autres (plus jeune peut-être) et qu'on avait mis sous ma tutelle ce jour-là (ben oui, pour lui éviter de pleurer!). A la récréation, on avait joué au plombier pour réparer les radiateurs : si au moins je me souvenais comment faire, ça me ferait bien des économies maintenant. Ce qui est sûr, c'est que mon statut de « grand » m'assurait le rôle de patron et lui se retrouva du coup l'apprenti.

Ensuite vint la merveilleuse madame Desseme, Paulette comme ma mère, décédée en 2017 sans que je la revoie, bien que j'aie souvent formulé le vœu d'aller la voir. De cette année là me reste le souvenir de la visite du Père Noël. Nous avons fait un petit spectacle, la légende de Saint-Nicolas et j'étais l'un des trois gamins mis au saloir, ramené à la vie par le bon Nicolas. Pas sûr cependant que ce fut vraiment l'histoire sainte, ce qui signifierait une grande liberté avec la laïcité à ce moment là, ou plus certainement, une bonne adaptation évitant tout symbole religieux.

Enfin, chez les grands, c'est l'austère mademoiselle Bardy qui nous forma à l'imprimerie Freinet. C'est de cette classe que je garde le souvenir le plus traumatisant de ma scolarité. Nous créâmes un spectacle marionnette, le petit chaperon rouge : j'étais le loup, ce qui n'était pas un petit rôle ! Mais le jour de la représentation aux autres classes, j'ai baillé pendant le chant en début d'après-midi et comme la brave directrice ne badinait pas avec la fatigue, je me retrouvais à la sieste et remplacé par un camarade pour le spectacle : énorme frustration pour moi et devoir accompli pour la maîtresse ! Il faut dire que dès mon plus jeune âge, je parcourais 4 fois par jour le trajet maison - école qui devait faire pas loin de 2 kilomètres : bon pour les petites jambes, pas pour le spectacle. La frustration me serre encore le ventre aujourd'hui, et je ne suis pas certain que ma forte répugnance de l'injustice ne tienne pas un peu à cet événement.

Je ne tournerai pas la page de la maternelle sans évoquer mon premier amour. Elle s'appelait Pascale et au milieu de toutes les Brigitte, c'est elle que j'aimais !

A part : ça doit être ça qui caractérise mon enfance : doué à l'école, pauvre mais digne, un peu loin de la civilisation, des premières télévisions, des jeux qui commençaient à se multiplier... Noël était austère, les anniversaires pas ou peu fêtés. J'en ai pris conscience à l'école élémentaire et de cette époque date sûrement mon rapport bizarre aux cadeaux. Un cadeau, c'est pour les autres, pas pour moi. J'étais méritant à l'école mais sûrement pas assez pour être récompensé comme les autres qui début janvier énonçaient leur liste... Je ne savais pas encore ce qu'était l'argent et son pouvoir mais dans toute ma carrière d'enseignant, j'ai toujours demandé à mes élèves, à l'occasion de la rentrée de janvier, de parler d'un cadeau et d'un seul, évitant les longues listes qui feraient tant de mal à celui qui n'avait presque rien eu.

Je sais qu'il est coutume pour un départ en retraite de faire un cadeau... alors autant le dire

par avance, un cadeau, c'est pour les autres pas pour moi ! Le cadeau, je l'ai dans mon cœur, c'est votre présence, nos discussions, vos sourires, votre confiance, nos doutes partagés, nos fous-rires, nos désaccords parfois qui n'ont jamais mis fin à nos relations, ce sont mille petits riens qui font la vie, une attention, un service.

Pour notre mariage, nous avons souhaité que les gens fassent des dons à ceux qui en avaient besoin (Médecins du monde ou MSF, Secours Populaire ou secours Catholique, ADT quart monde... et maintenant, je crois que nous dirions aussi Restaurants du cœur ou Fondation de France) plutôt que de nous offrir quelque chose. Je referais la même chose aujourd'hui, alors, un cadeau pour la retraite, quelle vanité ! A la limite, je puis concevoir que mes collègues soient contents de me voir partir, mais bon, de toute façon, je vais partir !

Pour clore ce sujet, je ne suis pas sûr de mériter autre chose que mon salaire. Et pour reprendre la formidable chanson de Caussimon (Le Havre) : « *Quel mal ai-je pu faire / Quel bien n'ai-je pas fait / Mon âme serait plus légère / Si pour finir je le savais* ».

Ecole élémentaire du grand-clos (Bellegarde-sur-Valserine)

J'ai peu, voire pas, de souvenir du CP avec Mme Boucher, dont je me rappelle juste la douceur et la bienveillance. L'apprentissage de la lecture et des nombres ne m'a pas marqué. Bien plus tard, à l'école normale, j'ai compris le système de numération décimale et pourquoi on mettait des retenues dans les opérations. C'est donc vrai qu'on peut apprendre sans comprendre, même si je suis persuadé maintenant que j'ai pris cette mauvaise habitude d'apprendre facilement, sans me poser de questions. Ceci explique peut-être un manque de maturité qui m'a longtemps caractérisé, m'empêchant de mieux réfléchir, de mieux prendre en main ma scolarité et me conduisant à une médiocrité scolaire qui me révolte encore aujourd'hui : Même si je continue de dire que je dois beaucoup à l'école, je n'en ai pas profité au maximum et c'est un gâchis impardonnable.

A la réflexion, me reste le souvenir de l'apprentissage de l'écriture, à la plume et à l'encre. Avec les copains, nous faisons la course pour finir le premier. De la peut-être date mon adorable écriture manuscrite ! Une vingtaine d'années après, j'ai retrouvé des vieilles plumes et des recharge d'encre en poudre dans une classe. Et sur du papier de tissu du moulin Richard Debas, j'ai recopié quelques textes pour les expos : A ce moment là, j'ai été obligé de me forcer à ralentir le rythme, avec à l'arrivée, une certaine satisfaction de pouvoir présenter un résultat pas trop sale !

Au CE1, je retrouvais Mme Tissot qui est la preuve qu'on peut passer de maternelle à l'élémentaire, et donc, qu'en travaillant un peu, même les enseignants peuvent s'améliorer ! Je chambre un peu la maternelle, mais j'ai le plus grand respect pour cette école si formatrice pour nos nains, si importante dans l'apprentissage, si négligée parfois par notre administration qui continue

de penser qu'on peut y entasser des mômes plus qu'en élémentaire, alors que ces premières années sont fondamentales pour prendre de bonnes habitudes d'attention, de mémorisation mais aussi de vie en société.

Puis vinrent deux ans de pur bonheur, au CE2 puis au CM1 dans une classe de CM1-CM2) sous la haute et bienveillante autorité de M Clavel : les samedis après-midi de tournoi des 5 nations où monsieur Clavel nous faisait faire de l'art plastique pour pouvoir aller suivre la rencontre à la radio dans le couloir, le regard de monsieur Clavel posé sur moi quand j'alignais les problèmes du CM1 puis ceux du CM2, la facilité de monsieur Clavel accroupi au pied d'un arbre pour nous faire une démonstration d'adresse aux billes, les premières séances d'éveil où nous menions des recherches pour apporter des documents sur l'histoire de l'aviation avec... monsieur Clavel... (Il faut dire que c'était l'année scolaire 1968-1969, qu'un printemps était passé par là, que mon Maître avait fait un stage car c'était une époque où il y avait une formation continue qui servait à mettre en place les nouveaux programmes !). Vous l'avez compris, monsieur Clavel, Louis de son prénom, a marqué plus que tout autre cette période, et pas seulement parce que je l'ai eu deux ans de suite. Il était fort, du moins le voyais-je ainsi, savait être doux ou intraitable, nous faisait vivre la classe, et si je suis devenu enseignant, ce n'est sûrement pas par hasard comme je l'ai longtemps cru, mais parce que je vous ai eu comme enseignant monsieur Clavel, et je vous en remercie. Ce jour, j'ai un regret, c'est de ne pas avoir toqué à votre porte, la dernière fois où je suis passé devant... et depuis, vous êtes mort, sans mon merci ! Comme madame Desseme ! Toutes les idoles ne sont pas immortelles, quoi que... dans mon cœur, tous les deux vous l'êtes !

Enfin, l'école élémentaire s'acheva sous la responsabilité de M Dérobert. Rien de vraiment spécial à signaler. Plus classique et plus lointain, le directeur, plus âgé aussi.

L'école élémentaire est donc passée : Bernard Palissy, illuminé brûlant ses meubles sur un gravure des tableaux Rossignol, billes et osselets à la récréation sans oublier nos parties de gendarmes et de voleurs, quelques bagarres aussi dans le recoin du préau quand les maîtres étaient à l'autre bout de la cour de leur allers-retours réguliers, les biscuits qu'on nous distribuait et que le grand G. était allé voler dans le bureau du directeur, les jours de neige et l'édification de barricades et l'élaboration d'une piste de glissade sur laquelle nous nous élancions en file indienne...

Il me faut aussi parler de mes copains : Philippe a une place à part car c'est celui avec qui j'ai le plus joué, y compris certain jeudi après-midi, quand sa tante institutrice le gardait et m'invitait chez elle, Michel le gymnaste est le deuxième grand pote du primaire que je fréquentais aussi en dehors de l'école, François et sa sœur Brigitte que je regardais dans l'autre cour (car il y avait encore une école garçons et de filles) et que je retrouvais à la sortie, Farid bien sur, Patrice avec qui nous

nous livrions une lutte impitoyable pour la première place à la fin du mois, Pierre l'original dont j'aimerais tellement savoir ce qu'il est devenu (Nous ne nous sommes presque jamais quitté jusqu'en terminal, sans devenir vraiment proches), et encore Patrick alias Toutoune, Gilles (un cousin par ma mère), Pierre que j'ai revu à la banque, l'autre Gilles dont je ne sais plus rien, Rémy retrouvé longtemps plus tard comme photographe du mariage de ma filleule... Je pense à eux chaque fois que j'écoute Joe Dassin chanter « *Où sont-ils les enfants de mon âge, Les amis de mes tous premiers jours, Est-ce qu'ils ont fait un beau voyage, Que sont devenus mes amours....* » Qu'aurais-je été si au lieu d'habiter en pleine campagne, j'avais vécu dès mon plus jeune âge, plus près d'eux, avec la possibilité de jouer régulièrement avec eux, de sortir, de ne pas être isolé ?

C'est à cette époque, que mes parents décident de travailler pour l'Éducation Nationale comme agents de service et vont habiter dans le lycée. Je me rapproche enfin de mes copains et je peux aller jouer au foot avec eux ! C'est à ce moment que je deviens fonctionnaire, sans en avoir conscience ! Ben oui, il faut savoir que monsieur Perrier père est un travailleur inlassable et qu'il ne peut s'empêcher d'en faire plus qu'il ne doit. Très rapidement, pour qu'il puisse mieux se consacrer à certaines tâches, il va m'en déléguer quelques unes : vérifier que les portes et les fenêtres de l'établissement sont bien fermées, sortir les poubelles et autres menues travaux. Évidemment pas de cotisations pour ces années de bénévolat et ma retraite ne verra pas de décote annulée !

Collège puis lycée de Bellegarde-sur-Valserine :

Je passe sur les années collège et lycée : j'en ai des super souvenirs presque tous extra scolaires car mes talents pour les apprentissages vont peu à peu s'amenuiser, la tête de classe s'éloigner de plus en plus jusqu'à la pénible obtention du bac, mais au moins, je l'ai eu ! C'est au cours des années collège que je me passionne pour le foot et le judo, qui vont occuper une grande partie de mon temps. C'est au sport que je dois le développement de mes relations sociales, de mon ouverture sur le monde. Les années lycée, et les galères en maths et physique vont m'amener à la réflexion sur le sens du monde. Je commence à écrire, paradoxalement en séchant sur un commentaire de texte alors que généralement j'adore cela. Je lis, j'ai toujours lu, mais plus ça va, plus je lis, dont un livre qui sera une révélation et changera mon rapport au monde : « L'exécution » écrit par Robert Badinter. Bien des années plus tard, lorsqu'il s'est agi d'orienter ma fille, j'ai su que mon orientation, je l'avais complètement loupée : j'ai fait des choix, tout seul et ils m'ont amené où je suis, ont fait de moi ce que je suis et donc, je ne peux pas vraiment les regretter. Parfois cependant, je me pose la question : quel autre je serais-je si mes parents avaient accepté le saut de classe préconisé par monsieur Clavel, ou si j'avais choisi un bac littéraire pour lequel j'étais fait ? L'autre je que je serais ne vivra jamais, alors jusqu'à la fin de mes jours, je me contenterai d'être moi, celui que je me suis fait à votre contact, vous, les autres sans qui je ne serais rien.

Ecole normale de Bourg-en-Bresse :

Enfin, je suis entré pour de bon dans l'Éducation Nationale en réussissant le concours d'entrée à l'École Normale d'Instituteurs. Pour l'anecdote, quand certains, je l'ai su plus tard, se préparaient en lisant des traités de psychologie de l'enfant, je me préparais en relisant Poil de Carotte et Le petit chose... Bonne pioche puisque j'entrais dans le top dix... Je fus heureux et en même temps, j'avais presque honte tant j'avais choisi ce métier par hasard (je le croyais à l'époque) tandis que d'autres qui avaient une vraie vocation restaient en rade : j'avais bien conscience que ce concours ne voulait rien dire et ne prouvait rien. Des deux années de formation me restent les souvenirs de nombreuses bringues, des matchs de foot et de rugby à 7, du groupe expression créé avec quelques potes et qui allait déboucher sur un spectacle pour enfants (A la recherche du bonhomme expression) et qui alliait théâtre, marionnette, photo, poésie, danse..., des grèves et des manifs de seconde année pour défendre les EN départementales (Vivre et travailler au pays), de partie de flippers interminables, de nuits à refaire le monde, et puis quand même de la découverte des classes à travers les stages, et par la même occasion des enseignants qui les occupaient : je n'oublierai jamais Noëlle et ses collègues qui m'ont montré ce qu'est la passion de la classe (et dans cette équipe, Jocelyne qui m'a fait découvrir sa classe de perf, m'y a accueilli certains samedis matin et finalement a bouleversé ma vie en me dirigeant vers l'enseignement spécialisé). Ce ne furent pas les plus belles années de ma vie : trop jeune dans ma tête (et oui, j'ai toujours manqué de maturité), trop susceptible ou trop sensible, trop révolté ou pas assez, toujours trop quelque chose (ou pas assez parfois) pour être vraiment bien. J'y ai quand même noué quelques belles amitiés qui durent toujours, et particulièrement Christian, déjà compagnon de classe à Bellegarde. Nous fûmes donc colocataires, si proches et si différents : nos vies ne sont plus séparées. Il m'initia à la guitare et à la photo, me poussa sûrement à plus de réflexion... Et bien d'autres avec lui, Dominique, Martial, les Brigitte, Michèle, Pierre, Jean-Pierre... Suite d'un catalogue de prénoms commencé en amont et qui ne finira pas de s'enrichir.

Ferney-Voltaire

Et enfin, ce fut l'entrée dans la vraie vie. J'avais découvert l'indépendance en quittant le lycée, mais en ce mois de septembre 1979, j'allais enfin découvrir mon métier, car pour être honnête, si j'en avais bien aperçu quelques pans lors de la formation, tout restait à faire. J'arrivais sans doute, pour une fois, bardé de certitudes mais dès le premier jour, j'allais comprendre que je ne savais rien : Comment faisait-on des commandes ? Qu'acheter ? Pour quoi faire ? Comment organiser la classe ?

Et d'ailleurs, qui était ce Florian qui avait donné son nom à une école de Ferney dans

laquelle j'allais m'occuper de la classe de perfectionnement ? Le petit neveu par alliance de Voltaire, tout simplement, auteur dramatique, romancier, poète et fabuliste français. Et toc, voilà quelque chose que j'ai appris. Les débuts ont été laborieux mais insouciant. Je ne travaillais pas assez. Il faut dire que je suis fainéant par nature mais né et élevé dans une famille où le travail est la valeur absolue. « Pas de vie sans labeur pourrait être la devise familiale ». Je faisais donc tache dans le milieu et leur pression a été trop forte, j'ai succombé, mais pas toute suite. Je crois que je suis devenu travailleur pour prouver à mon père qu'enseignant n'était pas un métier de fainéant (du verbe feindre, faire semblant) ou de fainéant (qui fait néant, c'est à dire rien) ! Je ne sais pas si j'y suis parvenu de son vivant, mais de son paradis, s'il y en a un avec vue sur terre, il sait désormais. (J'espère d'ailleurs que dans ce paradis, il y a du travail, sinon ce doit être l'enfer pour lui.)

Et puis pas de nouvelle vie sans rencontre. Si Christian est toujours présent, coloc à mi-temps et maître de perfectionnement également, c'est Jean-Yves qui surgit dans ma vie. A son contact, j'ai pris des leçons de pédagogie, lui qui fait partie de ces enseignants qui se défendent de la pédagogie et de ses grands mots, mais qui la vivent intuitivement et savent partager leurs connaissances avec leurs élèves. Avec lui, tout l'hiver nous passons notre temps libre sur les skis de fond, les soirées à jouer aux fléchettes, à rire, à boire, à gratouiller... et puis bientôt, je verrai l'artiste s'éveiller, premières sculptures, premiers tableaux jusqu'à devenir ce qu'il est désormais. Reconnaissance et amitié éternelle.

C'est à ce moment que je rencontre une autre personne qui va me faire progresser dans mon métier : Gérard, le conseiller pédagogique. Avec lui, pas souvent de grands discours, mais la question qui fait mouche, qui va te rendre intelligent car tu auras l'impression d'avoir trouvé toi-même la réponse alors qu'il a fait tout le travail. Gérard au regard malicieux, Gérard placide, Gérard que je retrouverai quelques années plus tard, lorsque enfin devenu enfin plus mature, je pourrai mieux l'entendre, le comprendre et définitivement franchir un cap.

S'en suit une année de remplacement, en grande partie au contact des petits de maternelle, au cours de laquelle je vis un événement marquant, le 10 mai 1981 : pour la première fois sous la Vème république, un président de gauche est élu. C'est la fête, comme beaucoup, on se prend à rêver. Savary est ministre de l'Éducation Nationale, et Badinter celui de la justice qui va permettre l'abolition de la peine de mort. Le 11 mai matin, Line, une petite blonde, fille de CRS arrive les doigts en V en chantant « on a gagné ». J'ai des étoiles plein les yeux et vis un rêve éveillé, même si les séquelles de la nuit de fête ont laissé quelques traces.

Puis je fais une nouvelle année de formation, à Lyon cette fois-ci, pour devenir instituteur spécialisé option déficient intellectuel. Formation un peu meilleure que la précédente, mais pas

extraordinaire non plus. Mais nous sommes un certain nombre de stagiaires et les discussions vont bon train : la pédagogie est souvent au cœur des débats, et ainsi que me l'avait dit l'inspecteur Salmon (un sacré personnage, il faut bien le souligner) : « C'est ce que vous fera le plus de bien ! » . Il avait bien raison et ce fut, est-ce une surprise, une belle année de rencontres : je suis seul, libre comme l'air, disponible et motivé. Je travaille sérieusement (c'est le début) mais ça me laisse du temps pour aller au cinéma et au spectacle, et sortir avec les copains, principalement Gérard, l'ami accordéoniste, Eric, avec qui je partagerai ma première visite à Venise et bien des week-end à refaire le monde, Blandine qui m'apprendra plus de tolérance et le goût de l'instant présent, et Michel que je côtoie peu cette année là mais que je retrouverai plus tard. Il y a aussi Marc le poète décédé il y a peu, Maurice qui deviendra l'instit de la prison de Bourg, la petite Yvette, le grand Pottier, Jean-Pierre, Bruno, Jacqueline, Anne et bien d'autres...

Puis, retour dans la classe de perf à Ferney-Voltaire où je retrouve l'ami Jean-Yves tandis que Christian part en coopération à Alger. L'école prend de plus en plus de place, mais pas assez cependant pour ne pas fréquenter la MJC et y rencontrer Annette, qui sera la femme de ma vie et qui l'est toujours. Le métier est beau alors : on monte des projets, on les réalise et on travaille dans la joie. L'équipe s'entend bien : un petit groupe chante ensemble, on traîne à l'école, on se retrouve le soir. Je vis de plus en plus et écris de moins en moins : question de priorité ! Le temps nous manque pour faire tout ce qu'on voudrait, mais qu'est-ce qu'on met de vie dans la vie : boulot, photo, ski, promenades, MJC, copains, famille, tarot, chant...

Il me faut encore parler de mes premiers élèves que je n'oublierai jamais : d'abord, la bande des marmousets (un établissement social) : Claude qui devenu adulte fera le ménage dans l'école de son enfance et uqi un jour, lors d'une sortie en ski de fond, s'arrêta dans le brouillard en disant « J'en ai marre, j'arrête » m'obligeant à revenir en arrière quelques minutes plus tard pour négocier un retour avec le groupe de peur de le perdre, Pacal, le gamin d'Oyonnax qui avait promis un cadeau à tous ses enseignants sans jamais le leur donner et je fus d'autant plus fier le jour où il m'apporta un lapin en plastique qui faisait bloque-note, que ses éducateurs retrouvèrent caché un jour dans le poulailler pour l'amener avec une bonne heure de retard, Frédéric qui me permettait de visualiser la chanson de Renaud « La teigne », petit maigrichon toujours prêt à fermer les poings pour cogner, Adeslam, ou Abdesalem puisqu'il changeai de prénom suivant les périodes à qui je prêtais ma guitare pour accompagner certains chants, Michèle enfin, ma petite rousse bellegardienne (à retrouver dans la section Poésie – enfance). Roger, l'accordéoniste mal voyant qui apportait parfois son instrument pour nous faire l'aubade (et qui valut cette fameuse remarque de Claude : « J'aime bien quand Roger il joue de l'harmonica ! »). Abelazziz, beau gosse d'origine marocaine, bien noir qui, alors qu'on préparait un carnaval me déclara : « Maître, j'ai pas besoin de

me déguiser, moi, je suis déjà noir ! ») Je me souviens aussi qu'avec son copain Adeslam, il m'accusait de racisme chaque fois que je les punissais. Nicolas rondouillard d'origine italienne dont je n'oublierai jamais le discours de sa maman : « Mais monsieur Perrier, pourquoi vous continuer à lui apprendre les soustractions à retenu, il y arrivera jamais et il va se jeter par la fenêtre ! Le maître de Gaillard (de l'autre côté de Genève), il avait bien compris et il lui demandait pas ! ». Enfin, la plus grande, la plus raisonnable, comme une grande sœur pour tous les autres, Marie-Thérèse. Il y avait aussi le groupe des 3 petits : d'abord, Christian, petit dernier de la fratrie qui un jour, en revenant après le déjeuner vint me dire que sa maman voulait que je punisse ses deux frères parce qu'ils s'étaient battus sur le lit, et qui une autre fois, après l'appel à cotisation des pupilles (2 francs à l'époque), me dit : Ma maman, ben tu sais ma maman, elle a dit tu sais les pupilles, ben ma maman elle a dit, t'as qu'à aller les demander à Giscard ! ». Ensuite son grand copain, Husseyn, petit turc réservé et d'une amabilité presque maladive. Enfin, ma petite princesse du désert, Somaya, la fille qui ne disais pas un mot, mais que j'apprivoisais peu à peu pour qu'elle devienne quelques années plus tard une formidable pipelette ! Elle me fit cadeau de sa photographie d'identité que j'ai toujours.

Dans les années qui suivirent, passèrent aussi dans cette classe, Dina (dont j'avais eu la petite sœur Cathy en maternelle lors d'un long remplacement), grand et forte fille, Frédéric le réservé, Nicolas, Sandrine, Mohamed le petit frère futé de Somaya, Samira la timide, Sébastien le beau gosse qui retrouvera le chemin d'une scolarité classique chez Jean-Yves, et Murielle, l'extraordinaire Mumu, elle aussi pensionnaire des marmousets, à l'histoire chaotique que je vis partir vers le bonheur un jour ou franchissant la porte et me gratifiant d'un dernier « Au revoir mon p'tit maître », elle s'en allant vers une nouvelle famille pour être adoptée, sans encore le savoir elle-même. Qu'es-tu devenu Mumu à tout jamais gravé en moi, comme les autres, que j'ai failli retrouver en arrivant à Pont-d'Ain un peu plus tard, mais ce fut un rendez-vous manqué car il aurait risqué d'être trop perturbant pour elle en la confrontant à son passé. Muriel m'a valu de tout de suite m'entendre avec sa maîtresse Bernadette

Villereversure

Et puis, il faut choisir : continuer ainsi ou essayer de se poser et investir dans une maison : ceci est impossible dans le Pays de Gex, bien trop cher pour nous. Nous décidons de nous marier et de nous recentrer dans le département. En septembre 1985, Annette a un poste à Lagnieu et moi à l'IME de Villereversure. J'y retrouve Michel avec qui nous allons développer tout un projet autour de la photo et de la vidéo. Cette année là, il fait son premier film vidéo et moi mon premier roman photos. Une nouvelle aventure est lancée. L'équipe n'est pas à proprement soudé, mais je m'entends bien avec tous, de Jacky si gentil directeur à Christian et François (en rupture de métier et qui

démissionne en cours d'année), sans oublier Sylvie, Pascale, Marie-Jo et Christine. La vie de l'établissement est sympa : si les locaux sont vétustes, le parc est grand et bien sécurisé. On décroïssonne beaucoup pour travailler par niveaux et de ce fait, certains élèves dont je suis responsable ne passent que quelques heures avec moi par semaine. Par rapport à une école primaire, le cadre est beaucoup plus lâche, la cuisine du midi est excellente et on travaille (un peu) en équipe avec les éducateurs (dont Pascal qui vient participer à la construction d'un immense carmentran (bonhomme carnaval) qui sera jugé et brûlé à la fin d'une grande parade au cours de laquelle l'établissement et l'école du village se retrouvent), les psy (le docteur Clerc remarquable d'intelligence, mais aussi l'épouse de Gabriel Legal qui fut mon prof à l'EN et surtout le premier poète à m'encourager à poursuivre l'écriture, sans oublier qu'il me fit découvrir Guillevic, qui bien plus tard deviendra sujet de mémoire de master de ma fille : pour boucler la boucle, j'apparis le décès de Gabriel alors qu'elle était à un séminaire consacré à Guillevic à Cerisy, et les soignants (dont Claude, l'orthophoniste). J'aurais pu m'installer dans cette vie, mais une classe de perf me tend les bras à 5 minutes de chez moi et, du coup, à peine arrivé, me voilà reparti : quelques années plus tard, revoyant le directeur de l'établissement, il me demandera : « Au fait, vous êtes resté combien de temps chez nous ? - Un an. - Seulement. J'aurais cru plus ! ». J'y ai vu comme un compliment.

Pont-D'ain :

J'arrive alors à Pont-d'Ain. Sur les conseils d'Yves, le directeur, je prends rendez-vous pour me présenter à monsieur le maire, alors président du Conseil Général et député de l'Ain, futur secrétaire d'état à la défense et futur président de la commission de la défense à l'Assemblée Nationale. Je me rends donc un samedi matin à la mairie pas encore rénovée pour rencontrer l'édile qui me reçoit tout en triant son courrier : une pile pour la municipalité, une pile pour le conseil général, une pile pour l'assemblée, une pile pour le RPR... (enfin je suppose car je n'ai pas l'outrecuidance de lui demander !). A peine a-t-il le temps de me jeter un regard, de me dire quelques mots, entre autres pour faire confiance en mes compétences, et me voilà de nouveau dans la rue, avec un sentiment d'humiliation que j'ai rarement connu dans la vie. Nos rapports seront peu fréquents, une ou deux assemblées générales du sou des écoles et quelques conseils d'école (instance créée en 1990). J'apprécierai davantage son épouse, Gabrielle, qui guidera la classe lors de visite de la biennale d'art contemporain à Bourg, domaine dans lequel elle était experte.

J'arrive dans une école divisée : quelques classes installées sous la mairie et les autres dans l'école distante d'une cinquantaine de mètres. C'est peu mais suffisant pour que l'équipe communique mal et ne travaille pas ensemble. Elle a de la bouteille, a beaucoup vécu ensemble (dans et hors l'école) et s'est finalement déchirée. Dès la pré-rentree, j'ai un aperçu du guêpier dans lequel j'arrive : mécontent de la répartition faite par le directeur, une partie de l'équipe fait appel à

l'inspecteur et personne ne me prévient que l'heure de la réunion a été changée. J'arrive donc en retard, mais peu importe, je ne suis que l'insti de la classe de perfectionnement, donc pas très concerné ! Curieuse conception d'une équipe, mais faut-il préciser que ce n'était pas encore une priorité de l'Éducation Nationale. Le paradoxe de la situation est que les effectifs sont très légers (peut-être car nous sommes dans la commune du président du conseil général) et que beaucoup de nos collègues des autres communes aimeraient avoir de tels effectifs.

Humainement, je finis par m'intégrer, travaillant avec l'une ou l'autre (Françoise, Lucette) en musique ou en sport, appréciant la rigueur de Max, la gentillesse de Michèle, le dynamisme de Thérèse. Ce n'est pas la franche rigolade mais c'est viable.

Ce qui me tient aussi, c'est le projet que nous avons conçu avec mon pote de l'IME, Michel (un autre Jean-Yves qui a horreur des mots à rallonge mais qui sait tout faire de ses mains et qui fourmille d'idées avec les mômes) : on a décidé de travailler en correspondance autour d'un projet création d'un film et d'un roman photo réalisé en classe transplantée en Normandie. La coopérative scolaire fonctionne bien, on fait le marché (il m'arrive d'acheter des produits que j'ai fourni à la classe), on vend nos gâteaux dans la cour, les deux instits multiplient les lettres de demande de subvention (le marché du handicap est porteur) et nous bouclons notre budget. Tous nos efforts seront récompensés par une très belle dizaine de jours à Saint-Germain-sur-Ay avec visites du Mont Saint-Michel et de Carentan, concours de sculptures en sable, bien sûr tournage de notre film « Les pirates et les prisonnières », de belles promenades sur la plage, un gros travail sur les coquillages et les marées, et plein de coups de soleil alors que nous trouverons la neige sur le Revermont en revenant. Je me souviens aussi de la jonction entre les deux gares à Paris, en métro à l'heure de pointe : nous leur avons tellement mis la pression avant que dès que les portes de la rame s'ouvrirent, personne ne put entrer et sortir avant que nos troupes aient investi les lieux ! Pour finir sur cette belle aventure, que de franches rigolades avec Michel et Pascal, l'éducateur de l'IME qui nous accompagnait et que j'ai retrouvé plus tard à Saint-Jean (celui aussi avec qui nous avons construit un magnifique Carmentran l'année précédente). Les mômes s'appelaient, Adil, Frédéric, Noam, Alain, Ahmet, Christelle, Nathalie

Je construis mon premier labo photos en classe avec des briques de lait empilées, collées et recouverte ensuite de papier peint qui consolide le tout. A la fin de l'année, lors d'une demie-finale de la première coupe du monde de rugby, Yves, le directeur de l'école décède. C'est un choc pour tout le monde et mon seul réconfort et d'apercevoir mon maître Louis Clavel lors des funérailles.

A la rentrée suivante, c'est Maryse, veuve d'Yves qui prend la direction de l'école. Les tensions s'apaisent un peu : le malheur sait rendre plus humain peut-être. Jusqu'à sa retraite, Maryse

dirige l'école avec tact et humanité. Investi dans le sou des écoles depuis mon arrivée, je remplace Yves au poste de secrétaire, ce qui consiste essentiellement à faire les comptes-rendus des réunions et quelques lettres. Je rencontre dans cette association une personnalité hors du commun en la personne d'Émile Le Breus, le président de cette association alors qu'il a au moins 70 ans. Cet ancien directeur de l'école et premier directeur du collège de Pont-d'Ain, militant communiste actif, fait tout dans l'association. J'aime le rencontrer et apprendre à ses côtés un peu de l'histoire locale. Avec lui, travaille toute une équipe que j'ai continué à rencontrer plus ou moins régulièrement avec plaisir : Liliane et Dédé, Marie-Claire et Noël, Pervenche et Richard, Henriette trop tôt disparue et Maurice, Claude et Roland, sans oublier mes collègues de maternelle, et particulièrement Mireille avec laquelle j'aime à discuter même si nous ne sommes pas toujours d'accord sur la manière de gérer les fonds du sou des écoles.

C'est dans cette période que je rencontre Jean-Pierre, secrétaire de la CCPE d'Ambérieu, qui vient tester les élèves de perf et assure leur suivi. Le courant passe immédiatement et chacune de ses visites dans la classe est marquée par un repas partagé à la maison (Marion se souvient encore des gâteaux qu'il apporte), et, parfois, quand il fait chaud, un demi au bistrot à la fin de la journée. Je me rappelle cet entretien avec une maman qui venait de nous dire que son fils avait consulté un psychologue, et lui, très sérieux lui demandant : « Et que vous a dit le psychologue ? ». Me voilà obligé de regarder par la fenêtre pour ne pas éclater de rire, fenêtre qu'il se précipita ouvrir sitôt l'entretien fini pour évacuer l'odeur entêtante du parfum bon marché de la dame...

Au niveau pédagogique, avec Michel, nous rééditons nos projets photo/vidéo plusieurs années de suite, sauf que nous remplaçons la Normandie par des destinations moins lointaines, donc moins chères. Déjà la reconnaissance de l'administration est assez mince, aussi nous sommes nous résolus à faire un peu moins d'heures supplémentaires. C'est dans ces années pondinoises que naissent mes enfants, Marion puis Clément. Grandes joies, petites nuits, mais le boulot va ! Au fil des ans, les plus anciens élèves partent et d'autres arrivent : Touraya, Emine, Cédric, Eric, Ahmid (que je surnommais « le pire... Ahmid », Celal, Amira, et le groupe des gitans : Georges, Catherine, Marie, Elisabeth et Jean. Lorsque les trois premiers sont orientés en classe de perf, Jean-Pierre me dit : « Tu auras une rentrée tranquille, car tu vas pas les voir souvent ! » Il avait tout faux car ils seront présents le jour de la rentrée, beaux comme des sous neufs, mais en plus, ils manqueront peu de jours de classe (un pèlerinage par ci, une panne de camion par là), alors qu'ils vivent en caravanes, un peu à l'écart des villages, souvent sans eau courante. Au fil des ans, un lien fort se créera entre eux et moi. Le temps passé en bas de l'école, vers la rivière, près des camions, à négocier des autorisations de sortie (USEP, voyages, visites aux correspondants...) avec les mamans Marie et Lilas, a fini par payer. Les gamins ont fait les sorties et chaque fois que je croise Marie ou

Georges son mari, toujours accompagnés d'un de leurs nombreux petits enfants, je tape une causette avec eux. Je reçu même un jour une convocation à la gendarmerie : Marie m'avait désigné comme témoin pouvant dire des choses positive sur un de ses fils qui allait être jugé. Plusieurs années s'étaient écoulées mais je pouvais quand-même dire ses efforts à l'école et rappeler la plus incroyable des anecdotes : Il lui est arrivé, rarement mais quelques fois, d'être privé d'école quand il était trop pénible dans la famille ! C'était ce qui pouvait lui faire le plus de peine à l'époque. Quand à Lilas et sa famille, elles sont parties un peu plus loin et je ne les ai jamais revues.

L'école évolue peu à peu et quand l'équipe va fonctionner (arrivée de Catherine et de quelques autres), tombe une grande nouvelle : il faut fermer les classes de perfectionnement et ouvrir des Réseaux d'aide. L'Ain qui est souvent en queue de classement dans le domaine de l'éducation spécialisée, va pour une fois prendre les devants et décider de réaliser la mutation immédiatement. Cette fin est un crève-cœur. J'ai du mal à abandonner mes gamins qui vont se disperser entre classes ordinaires et établissements. A ce sujet, comment ne pas évoquer ce fabuleux dialogue avec une psychologue du CPA : « Je vous appelle au sujet de l'orientation de Julie. Comme la classe de perf va fermer, nous avons besoin de votre avis pour choisir la meilleure orientation. - Elle est très bien en classe de perfectionnement. - Oui, mais il n'y aura plus de classe de perfectionnement à la rentrée. - Oui, mais sa place est en classe de perfectionnement. - Je sais bien, mais comme il n'y aura plus de classe de perfectionnement, il faut lui trouver la structure qui répondra le mieux à ses besoins. - C'est la classe de perfectionnement. - Et bien, nous allons nous débrouiller. Merci madame. » Julie rejoindra finalement un établissement spécialisé, comme quelques autres, et certains regagneront des classes ordinaires dont mes petits gitans et je crains qu'ils se retrouvent en situation de souffrance. Le dernier jour, les gosses partis, je monte dans ma classe et je pleure. Une belle aventure, ma plus belle sans doute, s'achève.

Une nouvelle commence, sous la houlette d'un formidable inspecteur arrivé l'année précédente, si si, j'en ai connu un deuxième après Salmon : il s'agit de Christian David. Il nous lance, Bernadette, encore une formidable enseignante, bourrée de théorie et magnifique dans la pratique, dans l'aventure des réseaux ; me voilà donc maître E. Je vais circuler sur 4 communes. Mon point d'attache reste ma classe de perf que je dois partager avec un sacré bonhomme qui entre dans ma vie ce jour-là et qui n'en sortira plus. Ce bon Christian David a pensé au problème des gitans et décidé d'affecter un TR (remplaçant) pour les accompagner dans leur scolarité en les sortant par moment de leur classe. C'est Patrick qui a ce poste. C'est simple, c'est sain, c'est direct. Encore un qui n'aime pas les gros mots pédagogiques mais qui sait ce que veut dire savoir intéresser les élèves, encore un qui sait tout faire de ses mains, encore un avec qui refaire le monde. Ce que nous ne réussissons pas : L'éducation Nationale fait un grand pas en avant en déclarant que l'élève est au

centre de ses apprentissages et ouvre officiellement la voix à ce que certains pratiquaient déjà : diversifier sa pratique pour apporter à chaque enfant ce dont il a besoin. A ce moment encore, on s'est pris à rêver d'un monde meilleur et plus juste, malheureusement, cette idée généreuse est mal introduite sur le terrain, la force d'inertie une fois de plus gagnera la bataille, même si la graine est semée et mettra du temps à germer. La politique des cycles, apprendre à apprendre, sont de belles idées, mais la formation va se détériorer peu à peu jusqu'à être supprimée (puis rétablie heureusement). Les moyens sont mal utilisés et la réorganisation globale du système ne se fera que petits bouts par petits bouts, sans jamais prendre le problème à bras le corps dans sa globalité.

Je reviens à mon parcours : Je vais rester 4 ans à ce poste, travaillant d'une manière différente. Je m'investis beaucoup dans la lecture d'ouvrages pédagogiques, je suis en recherche et découvre un tas de courants. J'essaye de faire les liens entre eux et c'est la période où je prends pleinement conscience de l'importance de la communication avec les parents. On peut entraîner l'élève assez facilement, mais ça ne marchera vraiment pour lui que si les parents adhèrent. C'est une conviction forte qui ne m'abandonnera plus. Démago diront certains, et pourtant nécessaire. En tournant dans les écoles, j'en profite pour repérer celles où je me sentirais bien. (En fait, j'ai la faculté de me sentir bien un peu partout car je crois que j'arrive toujours à trouver quelqu'un avec qui discuter et si ce n'est pas pédagogie, c'est d'autre chose.) Dans ce poste, je fais de belles rencontres : pêle-mêle et dans le désordre, je pense à Catherine, Jean-Luc, René, Nicole, Alain, Véronique, Françoise, Marie-Laure, Irène, Isabelle, Chantal, Christine et tant d'autres. Les citer tous reviendrait à établir un dictionnaire des prénoms ! Mais, au bout du compte, le problème du réseau, c'est que j'ai l'impression de faire un peu toujours la même chose : apprentissage de la lecture, numération, travail sur le geste, organisation... et beaucoup de réunions ! Je vois les petits frères et les petites sœurs et je répète aux parents ce que j'ai déjà dit. Et puis, j'ai le sentiment que la hiérarchie est en train de changer : plus injonctive sans être plus humaine et surtout sans reconnaître l'investissement personnel. De plus, le sport, la musique, l'art me manquent comme me manquent le projet de classe et la vie en équipe... A circuler sans cesse, je sens bien que je ne suis de nul part. Mon malaise va grandissant. Si j'aime toujours autant les échanges réguliers avec Bernadette débordante d'énergie, je sais qu'il est temps de franchir le pas. Je postule pour un poste dans l'enseignement ordinaire, dans l'école de mon village. Et je l'ai !

École élémentaire de Saint-Jean-le-Vieux

C'est partie pour une série d'années avec CP-CE1 ou CP. C'est une école que j'ai fréquenté avec le RASED mais aussi en tant que parent d'élève. Je participe régulièrement à certaines activités du Sou des écoles. Autant dire que j'arrive en terrain connu, dans une équipe qui tient la route et mon seul problème est de n'avoir jamais travaillé en enseignement ordinaire. J'ai des idées, je vise

haut avec un groupe exceptionnel de CP, je fais quelques erreurs dans ma programmation et me mets un peu trop la pression. Je suis nerveux, trop et je bouscule, trop, mes élèves. Mais l'année se passe plutôt bien. Je souffre un peu plus avec le petit groupe de CE1, beaucoup plus hétérogène. La gestion des deux groupes est physique et les préparations nombreuses, car j'ai choisi de ne pas utiliser de manuel de lecture et de français, donc de tout créer pour les deux niveaux, et, en maths d'utiliser le manuel ERMEL qui demande énormément de préparation de matériel. La première année est épuisante : je suis nerveux, irritable et je pique quelques mémorables colères (en fait, j'en ai eu tout au long de ma carrière). Mais tous les matins, j'ai ma récompense : leurs grands sourires quand nous chantons ! Les années suivantes, je rectifie le tir, revois un peu mes ambitions à la baisse, et à l'exception de deux années avec des groupes très difficiles, plus le temps passera, plus j'irai vers la décontraction avec les élèves, l'humour comme ultime appât pédagogique, sans oublier une vraie exigence sur le vivre ensemble et le respect des règles. Je retrouve mes collègues des écoles voisines par le biais des rencontres USEP, avec les premières années, un groupe cycle 2 exceptionnel (bien aidé au niveau des apports théoriques par Michel) dans son investissement et son esprit pour amener les élèves à être de plus en plus acteur de la rencontre et pas seulement dans la pratique sportive, mais aussi dans tous les rôles, autant que faire se peut à cet âge : arbitre, chronométreur, organisateur, spectateur. Il y a là Nicole, débordante d'énergie et d'une rare efficacité et dont le savoir faire ne se limite pas à la cuisine, Françoise qui deviendra maîtresse E qui pousse la réflexion jusque dans le moindre détail, Gladys la bouillonnante, Isabelle vers qui je me suis tourné quand j'ai pris le CP en main et dont le savoir faire pédagogique m'avait impressionné, cette même Isabelle qui nous a quitté et j'en ai les frissons rien que d'y penser... et les autres bien sûr, chacun apportant sa pierre à l'édifice, Christine, l'autre Isabelle que je retrouverai en fin de carrière, Olivier, les Françoise... On fait pratiquer la course d'endurance, la danse, la gymnastique rythmique, la gymnastique sportive, le rugby, la lutte, la course d'orientation, les jeux traditionnels, l'athlétisme au fil des saisons et des années.

L'autre grande aventure que je vais vivre à Saint-Jean, c'est l'organisation de classe à PAC (projet d'activité culturelle) avec le festival d'Ambronay, la commune voisine. C'est un haut lieu de la musique baroque en France et même en Europe. 10 années durant, les élèves vont rencontrer des artistes de haut niveau qui vont venir partager leur art et leur passion. Mais le plus ébloui et celui qui apprend le plus, c'est le maître de la classe. Je n'ai pas peur de dire que j'ai vécu là quelques unes des plus belles heures de ma carrière. Merci à vous, Véronique, Jean-François, Lisandro, Wanda, Anne, Gilles, Henri-Charles et les autres. Je travaille de plus en plus sur l'art et son histoire, et, Jean-Luc, devenu conseiller pédagogique, me propose bientôt de laisser ma classe à un stagiaire, soit sur une période de trois semaines, soit ensuite un jour par semaine et de travailler à la mise en place d'expériences scientifiques dans une salle ouverte aux classes de la circonscription. J'y croise

Didier, que je connais depuis longtemps car il est également passé par la classe de perf de Pont-d'Ain), mais aussi, Sylvie dont on reparlera, Yann au destin tragique, Mireille, Thierry... Le partage de la classe n'est pas chose toujours facile mais dans l'ensemble ça se passe plutôt bien. Au-delà de la démarche scientifique de la main à la pâte, c'est l'obligation de partager ma classe, d'apprendre à accepter de ne plus tout régenter et c'est aussi l'occasion d'échanger avec des collègues entrant dans le métier, de commencer sinon à léguer un héritage, du moins à partager une vision humaniste du métier. Après, chacun fera ce qu'il voudra de ce qu'il a vu... La complicité avec René et Irène va grandissante. Et quand il part en retraite, c'est assez naturellement que je lui succède à la direction. Je peux bien l'avouer, toute ma vie, j'ai préféré être un homme de second plan, un travailleur de l'ombre. La lumière m'intéresse en photo mais dans la vie de tous les jours, au fond de moi, le doute me tenaille : à des moments de certitudes absolues succèdent rapidement des interrogations. Mon éducation ressurgit : ne pas faire de vagues, rester à sa place. Pour une fois, donc je vais assumer une responsabilité, mais dans ce rôle-là, je veux d'abord être un rassembleur autour de l'école publique, je veux que les parents entrent en confiance dans l'école, je veux que mes collègues participent aux décisions et les portent autant que moi. Ai-je réussi vraiment ? Non, oui, un peu... Encore aujourd'hui, je n'en sais rien. Un certain Nicolas était président de la république et son passage marque une accélération de la dégradation de l'Éducation Nationale. Il ramène les programmes à ce qu'ils étaient il y a bien longtemps, les déconnectant de la réalité du terrain. Plus grave, les injonctions contradictoires fusent. Il dénigre les enseignants et supprime leur formation professionnelle, laissant croire à tous que ce métier n'a pas besoin d'être appris. Il est vrai que ceux qui le conseillent prônent le par cœur et le bourrage de crâne plutôt que la manipulation et la réflexion, comme si agir n'était pas la meilleure manière de construire ses savoirs. Je passe beaucoup de temps au travail et j'aime cela, mais je m'investis aussi dans « le collectif pour la défense de l'école publique » qui rassemble parents, élus et professionnels de la maternelle au lycée. Je vais m'user et surtout me mettre à dos le maire de la commune (sans que j'aie vraiment compris pourquoi) et l'inspectrice. Cette histoire va durer quatre ans avant que je décide de m'en aller. J'avais cru que je terminerais ma carrière dans mon village mais je ne puis supporter l'hypocrisie. Le maire est le plus souvent cordial en public mais toutes mes demandes pour l'école sont rejetées ou traînent en longueur, quand à l'IEN, elle sait m'appeler quand elle a besoin de ma classe pour un stagiaire mais aussi m'incendier quand je défends mes idées en résistant à la mise en place d'évaluations nationales en milieu d'année au CM2. Ma collègue les fait passer mais avec un autre directeur, nous mélangeons nos fichiers pour éviter un classement de nos écoles. Il est normal d'évaluer, c'est ce qui permet de savoir où l'école en est d'un point de vue global mais nous ne voulons pas d'un classement des établissements. Elle prévoit aussi de globaliser les effectifs des deux écoles (maternelle et élémentaire) et de mettre quelques maternelles qui resteraient inscrits en maternelle,

donc sous la responsabilité d'Irène, avec les CP, donc sous ma responsabilité : L'administration prend toute liberté mais je ne me sens pas d'assumer des situations peu claires. J'annonce mon départ et je verse quelques larmes tant l'émotion des enfants et des parents est palpable lors de la fête de fin d'année. On passe une inoubliable soirée à la maison avec les collègues et leurs conjoints : Irène, Stéphanie, Perrine, Dominique, Marie-Line, Carole, Céline, sans oublier Estelle, l'intervenant musique qui quitte l'école également.

SEGPA de Meximieux :

Il me reste peu d'années et je pense les faire à la SEGPA de Meximieux. Je passe rapidement sur cette expérience enrichissante et qui me permettra d'avoir un avis sur le collège vécu de l'intérieur. C'est une année de pression et de travail incessant, avec des mômes égarés hors des réalités, plutôt sympathiques d'ailleurs, mais perdus scolairement et peu courageux pour la plupart, provocateurs pour un certain nombre et ensommeillés, par manque de sommeil ou quelques excès pas très licites. Il me faut trois mois pour vraiment établir un lien avec eux, un lien insuffisant pour les motiver dans les apprentissages. Je serais resté, j'aurais évolué vers des projets moins scolaires, les investissant plus.... mais l'équipe, sympa de prime abord a vite éclaté, suffisamment vite pour que je participe une nouvelle fois au mouvement.

CLIS (puis Ulis-école) de l'école Jean-de-Paris d'Ambérieu-en-Bugey)

Je me rappelle être entré dans le métier car des places d'éducateurs pénitenciers étaient réservées à des instituteurs et je postule pour un poste qui se libère à la prison : je vais quand même passé une demi-journée avec Maurice, compagnon de formation spécialisée à Lyon, mais je renonce avant de passer l'entretien : pour la première fois, je me sens vieillir et j'ai peur de me relancer dans un poste où il faudra à nouveau tout apprendre, tout refaire, de surcroît en m'éloignant encore de mon domicile. Je passe l'entretien pour être maître supplémentaire à Neuville, mais je renonce quand on me demande de m'engager pour trois ans), je me retrouve affecté en Clis à Ambérieu. Là, je retrouve comme directrice Sylvie avec qui j'ai participé à l'aventure salle de sciences et Mickaël, croisé dans les manif des années Sarko. Je crée la classe dans un bâtiment neuf, sans mobilier et sans fournitures à deux jours de la rentrée. Finalement, tout sera prêt pour le jour J, mais à ce moment-là, je mesure tout le bonheur d'avoir vécu dans mes écoles précédentes avec des classes équipées correctement pour le niveau correspondant. Je fais la connaissance de Sandrine, l'AVS, qui va très vite faire preuve d'une incroyable efficacité, d'un sens de l'organisation qui compense un peu mon côté brasse en l'air, et surtout d'un sens de l'humour qui va permettre de subir la pression de la classe. Les moments de solitude sont moins lourds et notre complicité ne se démentira pas. Cependant, il faut bien le dire, si je m'engage sérieusement dans ce nouveau poste, le feu sacré

commence à s'éteindre : je m'engage moins vite dans les projets de l'école et surtout, je n'en propose aucun. Pour la première fois de ma carrière, je suis le rythme de l'école, comme le petit âne gris de Hugues Aufray : honnête et courageux. Sans plus. J'ai un sursaut la deuxième année avec un projet de film d'animation qui se concrétise, au point que j'envisage de faire un vrai film pour ma dernière année, car c'est décidé, la troisième sera aussi la dernière. Je fais un dernier déménagement pour installer la classe dans un nouveau local conçu à l'origine pour être une salle d'activités : je fais les plans d'aménagement qui ne seront pas tout à fait respectés, je déménage pour que la collègue (tiens, revoilà Séverine qui a fait son stage de formation filé dans ma classe il y a quelques années) puisse s'installer à ma place et à 4 jours de la rentrée, les aménagements de ma classe ne sont pas terminés. Une nouvelle fois, l'année va commencer dans des conditions matérielles difficiles ! Mais, pour ne rien arranger, l'administration me réserve une dernière surprise du plus mauvais goût en affectant 15 élèves au lieu de 12 (nombre réaffirmé dans la dernière circulaire qui transforme les Clis en Ulis-école). La coupe est pleine et je vais traîner ma misère pour l'année de trop. Certes Géraldine, une AVS est affecté à mi-temps sur la classe, mais l'organisation est trop lourde : trop d'enfants avec des problématiques et des niveaux très différents me demandent à nouveau un temps de préparation énorme : C'est trop. Je sens bien que je ne suis pas bon, que je ne suis plus assez proche des gamins, que sans de formidables AVS je ne finirais pas l'année ! Trop d'énergie dépensée en dehors de la classe me prive du plaisir d'être à l'école. Il me faut à nouveau travailler dans l'urgence, pas toujours intelligemment, à coup sûr sans avoir les moyens de faire ce qu'il faudrait faire. Je sens bien qu'il faudrait être moins scolaire, plus proche de la vie mais je n'ai pas l'énergie pour le faire : le ressort est cassé et j'ai un peu honte de ce que je suis professionnellement. Autour de moi, on m'encourage et me soutient mais je sens que je deviens ce que je n'ai jamais voulu devenir, un vieux con qui vit dans le passé, qui se plaint, et si je garde le sourire le matin à l'accueil, trop souvent je m'irrite et m'énerve. Le film ne se fera pas, je ne concrétiserai pas le projet radio de l'école et je n'allumerai même pas les ordinateurs pour les gosses (celui que j'ai amené rame de plus en plus, la carte son de celui de la mairie n'a toujours pas été remplacée au bout de 3 ans et celui récupéré aux impôts est insuffisant pour mener un vrai travail : mais cela ne m'empêchait pas de les allumer l'année précédente...).

Les parents d'élèves me témoignent de toute leur sympathie et me font part de leurs regrets. Je me sens encore plus minable. Je leur dis que je n'ai pas pu apporter tout ce que l'école devrait apporter à leur enfant et que j'en suis navré. Ça sent la petite mort, vous savez les hommages posthumes, la reconnaissance de l'œuvre, les félicitations diverses et même le 20 final de la dernière inspection et un rapport qui me laisse un goût amer : c'est l'année où je le mérite le moins que je reçois le rapport le plus élogieux. Je ne suis pas dupe et j'ai l'impression qu'on me jette un os à ronger pour que je la ferme enfin. Si j'ai voulu être un serviteur de l'état et de mes concitoyens, je

n'ai jamais été le faire valoir de l'administration. J'ai le regret de ne pas avoir assez hurlé ce que j'avais à dire et d'avoir joué trop souvent perso, me disant que ma mission première était déjà de donner à ceux que je côtoyais chaque jour. Sur ce point, je pense m'en être à peu près bien sorti. Pour le reste, je me sentirai toujours responsable de la dégradation de l'Éducation Nationale entre le début et la fin de ma carrière. Je sais que je n'y suis pour rien et je sais aussi pourtant que je suis responsable puisque je n'ai pas su plus résister ou plus réussi à convaincre collègues et parents de dangers dont j'avais conscience ! Petite mort que de tirer une conclusion aussi amère.

Il me reste à réussir ma renaissance : reprendre cette ébauche de ma vie professionnelle pour la compléter, dire des anecdotes, parler des élèves, raconter la fin d'un siècle et le début du suivant... et aussi donner enfin un peu plus de temps et de tendresse à Annette qui le mérite tant, lire, chanter, me promener, jardiner, bricoler, trier photos et monter films, écrire, voyager, partager mon temps avec vous, mes amis...